



8^e Année. N° 90

Juin 1914.

Les Manuscrits non insérés
ne sont pas rendus.

REVUE CATALANE

Les Articles parus dans la Revue
s'engagent aux leurs auteurs.

JUNY



Lo so de la marina fa 'l froment
en la planura èxtensa, y té 'l color
de una grandiosa cabellera de or,
moguda y voltejada per lo vent.

Del mes de juny sobte lo sol ardent ;
malinconios canta 'l treballador,
ni pensa qu'en ses mans passa 'l tresor,
lo pa que al pobre es unich nutriment.

Canta 'l mesqui, ni pensa que demà
acabat lo treball greu y afanyós,
los fills, plorant, demanaràn-li pá ;

Puix si l'invern poguès, sol per un poch,
Recordar que passà trist, confoixós,
ja la planura fora tota en foch.

Joan de GIORGIO y VITELLI.



Les fêtes de la Santo-Estelo de 1914



Avignon, 31 mai 1914.

Les fêtes de la *Santo-Estelo* du Félibrige, se tiennent cette année « en Avignon », tout près de Maillane, la patrie de Mistral, où les félibres se rendront en corps, demain.

Hier soir, samedi, vers 6 heures, un groupe de *guardians* de la Camargue, ayant à leur tête M. Falco de Baroncelli Javon, est arrivé à Avignon, pour rendre les honneurs à la reine du Félibrige, M^{me} Priolo, et l'accompagner au Palais des Papes, où la municipalité recevait les félibres.

Ces braves *guardians* avaient fait une centaine de kilomètres, à cheval, pour venir des Saintes-Maries : ils avaient fort bon air, avec leur justaucorps blanc, leur chapeau de feutre, la ceinture noire, leurs piques et leurs oriflammes. Et avec quelle légèreté évoluaient leurs petits chevaux camarguais.



Nous avons eu l'occasion de saluer le capoulié du Félibrige, Valère Bernard ; le majoral Lieutaud, qui connaît à fond la Catalogne, et la littérature catalane du Roussillon ; le marquis de Villeneuve, félibre majoral, qui s'occupe, en ce moment, de mettre au point l'histoire des seigneurs de Paracols (près Molitg), auxquels sa famille était autrefois apparentée ; M. Vidal, qui s'occupe de théâtre provençal à Avignon et dans la région ; M. Ruat, le libraire félibre marseillais, qui a de nombreuses relations à Perpignan et en Roussillon ; M. Joseph d'Arbaud, président du *Flourège provençau*, d'Avignon.

Deux Roussillonnais sont aussi venus : mossen Bonafont, d'Ille, félibre majoral ; et M. Jules Delpont, de Perpignan.



Les félibres se sont réunis ce matin, au *Flourège provençau*, pour échanger leurs impressions ; et ce soir, les majoraux ont tenu un Consistoire, au Palais des Papes. Nous en avons profité pour visiter la ville.

Nous sommes allés voir la façade, toute historiée, de l'Hôtel-de-Ville ; le monument de la réunion du Comtat-Venaissin à la France ; le Palais des Papes, imposant monument, où l'élément fortifié va de pair avec une ornementation sévère et bien appropriée ; et tout à côté, la Cathédrale, élevée sur le rocher des Doms, et surmontée par la statue de Notre-Dame. On domine, de là, toute la ville, qui apparaît, en bas, encerclée par un coude du Rhône, adossée au rocher à pic des Doms, et piquetée par les clochetons de ses églises.

Mais il y a, aussi, à voir le Rhône. Nous sommes donc allés au nouveau Pont suspendu, qui enjambe l'île de la Barthelasse, entre les deux bras du fleuve, et aboutit à Villeneuve-les-Avignon, sur la rive opposée ; à quelques cents mètres en amont, se voit « le pont trencat » de Saint-Benezet avec sa chapelle de Saint-Nicolas ; de ses anciennes 19 arches, il n'en reste plus que 3, qui s'arrêtent à mi-largeur du grand bras.

Le Rhône et le pont de Saint-Benezet évoquent le poème *Lou Rose* (Le Rhône), de Mistral ; écoutons le récit de la descente d'une barque de Condrieu :

« Coupant en deux l'ampleur du grand Rhône — ils voient venir la
« Barthelasse verdoyante — et puis rien, que le mirage de l'eau. — Mais
« tout à coup, comme si un rideau de théâtre — se levait là-bas à l'horizon
« — apparaît un groupe de tours colossales — que le soleil couchant
« enflamme et éclaire — de resplendeurs royales et purpurines.

« C'est Avignon et le Palais des Papes — Avignon, assise contre son
« gros rocher — Avignon la gaie carillonneuse — Avignon, la filleule du
« Saint-Père — qui dans son port en a vu la barque à l'ancre — et qui en
« a porté les clefs à la ceinture — de ses remparts, Avignon la gentille —
« que le mistral retrousse et échevelle — et qui a tant eu de gloire passée
« — qu'elle n'en a plus souci du souvenir... »

« ... De temps en temps le vieux patron modère — du bras et de la voix,
« les mariniers — Ça va bien, très bien, leur crie-t-il, et comme ils enflent
« — l'œil si périlleux du pont de pierre — que le Pape Benoît, à travers
« l'onde — jeta de belle façon, il y a sept cents ans — le maître Apià —
« fidèle à la coutume — des gens de Condrieu, donna un grand coup de
« chapeau — au grand saint Nicolas, dont la chapelle — est à cheval sur le
« pont, haute et joliette... »



Revenus à la cathédrale pour assister à la grand'messe, nous l'avons visitée, alors, plus en détail ; au passage vers la nef latérale, une grande pierre blanche, posée sur le sol, a attiré notre attention ; c'est une pierre toute nue, avec cette seule inscription :

SEPULTURA
ARCHIEPISCORUM
AVENIONENSIIUM

(Sépulture des archevêques d'Avignon) ; cela nous a rappelé qu'un de ces archevêques fut, pas plus tard qu'au siècle dernier, le Roussillonnais Mgr Naudo. Et nous avons appris, à ce sujet, qu'un de nos sympathiques curés-doyens du Roussillon a pu devenir possesseur d'une aube que les dames d'Avignon avaient brodée pour Mgr Naudo.



1^{er} juin 1914.

Le programme d'aujourd'hui comprenait, pour la matinée, une Assemblée générale des Félibres, dans une salle du Palais-des-Papes, et une réception à l'Hôtel-de-Ville.

Cette réception des félibres, ayant à leur tête la Reine et le Capoulié, a eu lieu à 11 h. 1/2. Le maire d'Avignon, M. Balayer, a prononcé une vibrante allocution en provençal, dans laquelle il a rappelé que le Félibrige était né « en Avignon », à la librairie Roumanille.

A midi, banquet de la Santo-Estello, dans une ancienne salle des Templiers, à l'Hôtel du Louvre. En raison de la mort de Mistral, et en signe de deuil, il n'y a pas eu les « brindes » d'usage ; le capoulié seul a prononcé un petit discours, et l'on a aussitôt après, pour clôturer cette réunion amicale et silencieuse, chanté la *Coupo Santo* :

Prouvençau veici la coupo
Que nous ven di catalan ;
A dereñg beguen en troupo
Lou vin pur de nostre plan
.....

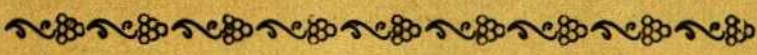
Des voitures ont alors transporté les félibres à Maillane, le petit village où Mistral a passé toute sa vie. On a poussé, tout d'abord, jusqu'au mas du Juge, où il naquit et où s'écoula son enfance ; on est revenu à Maillane, où l'on a visité sa maisonnette, devenue un petit musée provençal ; l'on a été reçu par M^{me} Mistral, et l'on s'est rendu au cimetière, pour déposer des fleurs sur la tombe du Maître.

Maillane est un petit village de la plaine du Comtat-Venaissin, borné à l'horizon par une ramification des Alpilles ; la tradition populaire provençale s'est conservée dans sa paisible population de cultivateurs, que Mistral n'avait jamais voulu quitter. Où aurait-il pu évoquer, mieux que là, l'âme et la poésie de la Provence, au milieu de fraîches et ravissantes « Mireilles », comme celles que nous y avons vues ? Ah ! les jolies « Magali », avec leur petit fichu et leur si dégagée coiffure arlésienne, le « diadème des filles d'Arles », comme on l'a si bien dit ! Et comme les vieilles grand'mères ont elles-mêmes bon air avec ce même nœud de velours autour des cheveux, et avec leur grand châle noir ! Et comme est chantante et douce, leur langue du terroir !

Cette visite à Maillane a confirmé, dans l'esprit de tous les félibres, leur ferme volonté de continuer l'œuvre littéraire et régionaliste de Mistral.

Lluís PELLISSIER.





L'ORFEÓ CATALÁ A PARIS



Nos lecteurs ont appris par les journaux l'immense succès obtenu par l'Orfeó Catalá à Paris. Nous en sommes fiers comme catalans. On trouvera ici même quelques extraits de la presse qui se rattachent à cet événement : d'abord le passage à travers le Roussillon des membres de cette admirable chorale ; puis un jugement de la critique musicale parisienne :

I

A través de Rossello

(*La Veu de Catalunya*)

Hem travessat el Vallès... Creuem la Selva i l'Empordà... La nit és negra. Ja som a Port-Bou ; ja entrem a França.

Peró encara som a Catalunya. I per estona en tenim de ser-hi. Per això a nosaltres, catalans, ens son més molestoses que a ningú les impertinències de la Duana... Esser estrangers a Catalunya. És ben trist tanmateix que'ls pecats d'altri ens hagin dut an aixó.

¡Va! Passem, passem. El tren francès ens espera. En marxa. Tothom s'hi acomoda, disposant-se a dormir.

Peró veu's-aquí que en el cel es noten lluissors de lluna. I som uns quants que ja'ns veiem perdut el dormir. Fins ara hem anat per Catalunya sense poder-la veure. Doncs ja que encara som a Catalunya, — i cabalment en un troç anyorat de Catalunya, — aprofitem la claror argentada que l'il·lumina per a somniar una estona. Ademés, n'anem tan lluny, que cal aprofitar el temps que'ns resta d'estar-hi. Aviat la serralada de les Alberes, el veritable límit de la veritable Catalunya, ens haurà d'obrir pas. I veus-aquí, com, ficant-s'hi l'imaginació, ens sembla que aquelles montanyes catalanes son un braç de la Patria que en hora de repós, s'allarga per damunt de tots els obstacles, com si, adhuc en somnis, sentís el nostre caminar i volgués retenir-lo encara uns moments.

Peró el tren corre en la tenebra. ¡Ala, ala, ala ! I el braç immens s'obre tot d'una. ¡Ja no és Catalunya aixó que travessem ? Encare, encare, sòm d'una mateixa sang amb les gents de per aquí. Encara son germanes nostres aquestes terres... I, amb en Matheu parlem d'aquell imperi catalá que iniciaren els nostres primers reis i la resurrecció del qual cantava en Maragall en la seva « Glosa ».

¡Amunt, amunt, que encara som a casa ! Cap a la dreta és la Provença, cap

a l'esquerra el Llengadoc. ¿No és història nostra la d'aquests dos troços de la França? ¿No va néixer a Montpeller el nostre rei en Jaume? No va morir a la plana de Muret el nostre rei en Pere el Catòlic... ¡ Amunt, amunt !...

II

La critique d'art

(*Le Figaro*)

Maintes fois nous avons déjà eu, à Paris, l'occasion d'entendre d'illustres compagnies chorales. Chœurs anglais, hollandais, allemands ou russes, chœurs de théâtre ou de concert nous avaient charmés par une supériorité d'exécution, de quoi jusqu'ici il n'a été donné aux ensembles français les plus réputés de s'approcher que de très loin. Mais ces auditions diverses ne nous enlevaient pas l'espoir d'arriver quelque jour à égaliser — ou presque — tel de ces groupes d'artistes qu'il nous était donné d'entendre. Aussi bien n'en était-il aucun qui réunît en soi tous les mérites. Tel se distinguait par la qualité des voix. Tel autre par la verve et la précision de l'ensemble. Tel autre encore par le nombre imposant de chanteurs exercés, réunis sous la direction du chef.

C'en était bien assez d'ailleurs pour imposer, bon gré mal gré, une comparaison un peu humiliante pour l'amour-propre national. Mais avant-hier, voici que l'*Orfeo Català* est venu donner son premier concert. Il faut bien confesser que jamais nous n'avions rien entendu qui approchât de cet extraordinaire ensemble. Les deux cent soixante choristes de Barcelone laissent bien loin derrière eux les sociétés les plus réputées de ces pays du Nord où l'art choral est particulièrement en honneur. Et pour ce qui regarde la France, qui pourrait seulement concevoir la pensée que l'organisation d'un tel chœur soit jamais chez nous possible ?

Trop de choses, en vérité, nous l'interdisent. L'*Orfeo Català*, ainsi que toutes les grandes sociétés chorales de l'étranger, n'est pas un ensemble de professionnels. Pour amener de simples amateurs, choisis avec discernement, à un tel degré d'habileté et de talent, un long effort, prolongé pendant des années, est indispensable. Et chez nous, trop de causes de division, politiques ou autres, ne permettent nulle part un effort, volontaire en commun, de quelque durée. Voici vingt-trois ans que M. Lluís Millet fondait, à Barcelone, l'*Orfeo Català*. Il ne réunissait alors que vingt-huit exécutants. Ce modeste ensemble est aujourd'hui décuplé et les ambitions de la Société comme ses possibilités artistiques se sont singulièrement accrues. Cependant, le même chef préside à l'éducation et à la culture musicale de ses membres.

Sans une tradition aussi rigoureusement suivie, sans une unité d'inspiration aussi parfaite, un résultat pareil ne saurait être atteint.

Ce résultat est simplement admirable. Autant qu'on en puisse juger pour un si considérable groupement, la qualité des voix — pour les hommes — ne semble pas extraordinaire, cependant. Mais quelle fraîcheur de timbre, quelle pureté, quelle justesse. Il faut à ces chanteurs une technique surprenante pour réaliser avec une perfection aussi absolue les effets de douceur incomparable où ils excellent. Et il n'est pas moins merveilleux d'entendre l'harmonieuse fusion de tant de voix, l'équilibre surprenant des sonorités, l'égalité parfaite de tous les registres de ce vaste clavier, docile à l'impulsion du chef comme le serait celui d'un orgue sous les doigts d'un virtuose habile.

Il est naturel qu'un ensemble prodigieux ait encouragé d'excellents compositeurs à écrire pour lui de grandes œuvres. Le programme comprenait trois de ces compositions qui n'ont, comme on le pense bien, qu'un très lointain rapport avec les chœurs destinés, chez nous, aux orphéons.

La légende de Pedrell, *Don Joan i don Ramon* et la *Mort de l'enfant de chœur*, d'un musicien catalan moderne, Nicolau, ont paru d'un très beau sentiment expressif et d'une facture aussi variée que peut le comporter un genre forcément borné en ses effets.

De délicieuses chansons populaires catalanes formaient la première partie du programme. Très variées, très originales, ces petites pièces, harmonisées avec une fantaisie charmante, ont obtenu le succès le plus vif. Et après un *Ave Verum* de Saint-Saëns, d'une ligne mélodique, souple et fluide, et d'une admirable pureté d'écriture, la soirée s'est achevée triomphante par l'exécution de quelques œuvres, religieuses ou profanes, du seizième siècle.

Le *Credo* de la *Messe* du pape Marcel de Palestrina terminait cette série de belles œuvres. J'aime mieux dire tout de suite, puisque l'occasion m'en est donnée, que je n'ai pas pour Palestrina autant d'admiration — ni si exclusive — qu'on a accoutumé de lui témoigner. C'est un grand maître, assurément, mais d'un académisme un peu froid. Dans l'admirable pléiade des maîtres de son temps, plusieurs autres ont mes préférences. Mais il n'importe. M. Lluís Millet donna de ce morceau une interprétation si belle, si grande, si magnifiquement ordonnée, qu'il ne semblait pas qu'on l'eût, jusqu'ici, véritablement entendu. Une pareille réalisation est, en vérité, d'un très grand artiste.



Le succès du deuxième et dernier concert de l'*Orfeo Català*, donné au Trocadéro, ne fut pas moins triomphal que celui qui avait accueilli la première audition de cette admirable compagnie d'artistes. Il suffirait donc de répéter, en l'honneur de M. Lluís Millet et des chanteurs qu'il dirige avec une foi artistique si ardente, les éloges qui demeurent bien en deçà de leur

mérite. Cependant la composition du programme de ce second concert, du moins, peut justifier quelques remarques.

L'art catalan, en ce qu'il a de plus original, y était représenté par un choix de nouvelles chansons populaires dont la verve ingénieuse, la grâce et le sentiment plaisant ou tendre ne le cèdent en rien à celles qui furent applaudies l'autre jour. Un délicieux intermède instrumental faisait suite à cette première partie. Car un orchestre populaire, la *Cobla de Peralada*, nous fit entendre quelques airs de danse d'une saveur singulièrement caractéristique.

Par la sonorité tout d'abord. Le timbre agreste et nasillard des petits et grands hautbois, chargés de sonner le thème des chansons, s'y mariaient bien d'une façon divertissante aux agiles fioritures de la petite flûte comme au bourdonnement d'un tambourin obstiné. Mais plus caractéristique encore semblent les thèmes que colore cette instrumentation pittoresque et rustique. L'originalité et la vigueur du rythme, la souplesse onduleuse de la ligne mélodique, l'intensité du sentiment expressif, la musicalité pour tout dire, y sont tout à fait remarquables.

Deux grandes œuvres chorales, entièrement étrangères à la Catalogne, terminaient le concert, et la première, de composition, je crois, assez récente, avait ici le mérite de la nouveauté. C'était un grand *Hymne* de Richard Strauss, écrit pour seize voix en deux chœurs. Il faut bien dire que l'audition de cet ouvrage causa une déception presque générale. L'inspiration en est tout à fait ordinaire et l'écriture chorale, compliquée à l'excès, manque des qualités les plus essentielles à ce genre. Si travaillée qu'elle soit, si ingénieuse qu'assurément elle doive se révéler à la lecture, cette composition paraît, à l'audition, d'effet médiocre. Qu'un maître de la valeur de R. Strauss et si merveilleusement expert aux combinaisons de l'orchestre n'ait su que si mal tirer parti des voix, c'est chose assez étrange. Il serait bien curieux, si l'on était de loisir, d'en déduire les raisons par le détail.

Mais l'exécution de cet ouvrage, franchement manqué mais de difficulté singulièrement ardue, ne fait pas à l'*Orfeò Català* un médiocre honneur. Celle du motet de Bach, *Chantez au Seigneur un cantique nouveau*, qui suivait immédiatement, ne fut pas moins parfaite. Et là, du moins, la solide beauté de la musique répondait au talent des exécutants et légitimait leur noble effort.

HENRI QUITTARD.



Un ou de renyines



Qui vol que li digui 'l conte del *Ou de renyines*, qu'aixequi 'l dit :



Una vegada hi havia un home malcarat, pelut de celles, que 's nomenava Bartomeu. La gent del seu poble, ambe tot y aixó de ser gent de bé y molt cotada, li havien tret un sobrenom y li deyen : « Menja-poch ».

Vivia tot solet ambe la seua esposa que 's deya Treseta.

Aquesta era seca y escanyolida lo mateix com una arengada, amb uns ulls verdosenchs sempre enribetats de vermell.

En comptes de fills que jamay n'havien tingut cap, marit y muller feyen la vida a tota una armada de pel y pluma : bous, vaques, gallines, coloms, oques, piochs, y fins à una mitja dotzena de tocinos, sense comptar unes dos cents besties de llana.

I ja 's pot creure que 'n Bartomeu y la Treseta no eren pagesos de perqui-perquí, de poch més o menos, sinó pagesos de cap d'ala, ambe tan bon conreu com lo de sos camps y riques pastures com les de sa montanya.

Mes si eren gent granada amb aquell gran bé de Deu, no se 'n hauria de treure conseqüència que siguessen d'aquells que solen estacar el goç ambe llangonissa, ay no, filets !

Ell se pot dir que treballava de nits y dies, y la cosa no ha de semblar estrany amb un sol mosso que ja 'n tenia prou de feynes amb el bestiar de llana.

Ella, sense cap bocinet de criada, havia de 's cuydar de tot lo de casa.

D'un cap de l'any al altre espetegaven fins a hi perdre l'alé, y may, lo que 's diu may, ningú els havia vist a l'hivern espetarrellats al sol ni a l'estiu a pendre la fresca, com ho solien fer de cent en coranta els altres pagesos per tan qu'estiguessen atreballats ambe la feyna de defora.

— Se menjen l'ollada freda, — deyen els uns ;

— El sagí qu' hi fica la Treseta prou que 's pot amagar dejus una fulla de givert, — contestaven els altres ;

— Y la sal que no 'ls hi deu fer venir secada a la gargamella !

— S'ha de creure qu'aquella dona va a 's la fer pesar cada dia a ca 'l apotecari !

— Han de morir ambe la boca oberta, — concluhien totes juntes aquelles males llengues dels vehins.

Amb alló de males llengues s'ha de pensar que ni ací ni allí, ni dins el poble mes caritatiu, la mena no se 'n perdrà ni are ni may.

De quant en quant a la nit, després de tancades les finestres y barrellada la porta del carrer, se 'n venien en Bartomeu y la Treseta, de puntetes, a la cambra, amb un pobre llum de gresol. Y l'home alsava dos o tres rajoles y ambé forsa delicadura, hi posava algunes pessets d'or en el topi de ferro escohetat colgat dintre del clot.

— Aspia, — feya ell, — aspia, Treseta, que 'l topi está gayrebé curull.

Y la dona, allavores, esclafia una rialla de satisfacció. Y a tots dos als hi espurnejaven els ulls, y 'l llur cor s'obria de bat a bat en aquella tebior del clot y quedaven envolquellats en ja suau alenada que 'ls hi semblava que 's n'escapés. No hi pare o mare que miri ambe mes amor y tendror a son fill, de qu'ells hi posaven per tot alló del topi escohetat.

Y aixó fa que llur vida, desde trenta anys de matrimoni, passava sense soroll ni cap mena de renyines. Ay sí que ja ho diu bé un moralista de la banda de Fransa que « l'interés serveix de lligam entre 'ls richs tan o més que les penes entre 'ls desgraciats. »

Mes afegeix el mateix aquesta paraula que « les virtuts van a 's perdre a l'interés com els rius a la mar. »



Una nit que per la seua festa d'en Bartomeu, la Treseta havia apariat pel sopar una pannada de rostes de ventresca, que gayrebé li feyen freytura, veusaquí qu'en la mateixa estona que s'assenten a taula, li sembla a la Treseta qu'a la porta s'ou una veu d'home, y ella que s'esclama com el qu'hagués rebut una forta sotragada :

— Ay ! no 's pot may tenir un sol moment d'alegria sense destorb.

— Potser en Joan de Fransa que xiula !

— No estich sorda, y 't dich qu'hi ha un home a la porta... Té, escolta, mira que toca la cadaula.

— Amaga les rostes, — contesta 'n Bartomeu ; y agafant les mordaxes y alsant la veu :

— Qui es aquí ? Que voleu a n'aquestes hores ?

La Treseta prou que les desa de valent les rostes qu' hi ha tan de temps que n'ha tastat ni vist la cara d'una. Veyam, del cas que sigués un parent de lluny, se li 'n tindria de donar !

— Ave Maria puríssima ! s'esclama 'l foraster, mentres se 'n entra dins la cuyna amb el fato darrera l'esquena.

— Deu els guard ! — s'atreveix a afegir després d'una estona de ningú badar la boca, y no 's donant compte clar de lo que passa, mes sentint pesar sobre son cap l'agombolament d'una desgracia.

Pobre foraster ! pobre captayre ! Encare qu'estigui plena de pols de la carretera la seua barba blanca amb el seu vestit de pellingots y pedasos, ja 's veu amb el seu ayre y 'ls seus ulls franchs y blavenchs com un estany tranquil, que no es un perdut y, aixís com els demés homes se campen la vida, qui d'una manera, qui d'una altra, ell la busca a la font dels cors caritatius. Ja 's veu que, com es manxol, no 's pot guanyar la trista videta.

— Y bé, que voleu, l'home ? — li fa l'amo amb una cara d'alló mes surrut.

Y abans que 'l pobret haji pogut contestar :

— No hi ha res per vos avuy, ohíu !... No descuydeu de tancar la porta... No hi ha res per vos avuy, — va repetint la Treseta, tot li xiuletejant les paraules en la gargamella.

Mes el pobre captayre no 's cuyta de se 'n anar, y ganes que no 'n té. En comptes de pendre despedida, ell somrient qu'ambe dos passos s'atansa del llarer :

— Senyora, no s'enfadi, que de rostes no li 'n demanaré ni una ni cap.

— Qui vos ha dit que son rostes ?

— Caram, la flayra qu'embalma tota la cuyna.

Y amb els ulls arrufats y la veu enrabiada :

— Vos he dit que tanqueu la porta.

— Senyora, no s'enfadi de tal manera y no fassi crits, que la gen del vehinat se pensarien qui sab que passa.

— La cosa va massa forta ! Are a casa meua no seré mestressa de dir lo que 'm plau ?... Desvergonyit ! pollos !

— Pel amor de Deu, fassin-mé 'l favor vostés de 'm deixar jaure a nit en el paller, qu'estich massa cansat per tirar camí mes endevant !

— Ba, ba, — fa la Treseta.

— Per que no mori de fam, me caldria encare un bocinet de pa.

— Huix ! Com ho teniu aviat prest ! Qui may ho hagués cregut qu'haguessen d'hostejar tots els vagorosos y roda-soques ?

Allavores, trafeguejat per la pena que 'l punyia, el pobret engega un cop d'ull de pietat sus del pagès que li sembla a n'aquest lo mateix com un llucet enmitg d'unes boyres de tristor.

Un y altre resclosos com un caragol dins la seua closca, enfadats per lo molt qu'havien perdut temps y lo qu'haurien de perdre encare, ells que 's resignen a li engegar una llesqueta de pa y li dir per se 'l treure de devant :

— Aquí, a ma esquerra, hi ha el paller ; aneuhi a jaure desseguir.

Mes se cuyta d'afegir aquella dolenta llenguda de la Treseta :

— Bartomeu, escorcolla l'home... que no acati foch per la pal·liça... Amb allò de roda-soques, ni ha ni la cara d'un que sigui bo per se guanyar les queixalades ; més per lo qu 'es de maldats !...

Aixis com les flors qu'axafades exhalen perfum mes viu :

— Deu als hi pagui ! — s'esclama 'l pobret amb un mitg-somriure.

Mes ells queden muts com barbs.

Allavores allargant la ma y l'obrint, als hi diu :

— Me volguessen fer vostés el gran favor d'acceptar aqueix ou qu'are mateix vé de 'm donar una dona y que 'ls hi ofereixi jo pel molt agrahit qu'estich !



Y mentres se va allunyant, als dos pagesos, amb els ulls escarquillats, que 's cuyten de mirar l'ou y 'l girar y regirar.

Aquest ou té mateixa forma y envolum com els ous ordinaris, sinó que la closca es meytat blanca y meytat verdosenca.

— Es un ou de gallina, — fa l'home que talaya la part blanca.

— Es un ou de tirona, — contesta la Treseta que contempla la part verdosenca.

— Es un ou de gallina, te dich.

— Es un ou de tirona.

— Ja m'hi coneix.

— Y que 't penses que tinch pega als ulls? N'estich segura que m'hi coneix tan com poguis fer tu.

— Jo 't dich que t'enganyes.

— Jo 't dich que no... Bé n'ets de toçut! Un ou de gallina no es verdosench com aquest.

— Ui! Un ou de tirona s'ha de veure que no será may tan blanch com ell!

— Es un ou de tirona... Y de cap de les maneres no 'm treuras de lo que dich.

— Mira que si m'empipes, are mateix te trenqui els morros amb un cop de puny!

— No sé com t'ha fet Deu que siguis d'aquesta manera... quines coses de dir!... Té, aspia bé, home...

Y sote 'l nas d'en Bartomeu, amb un gest enfurismat, estira la ma que té l'ou.

Ell, creyent que 's li engega un cop de puny, amb un gran revés fa desviar el bras de la Treseta, que d'una tal sotragada li cau l'ou pel sol, axafat.

El ca d'atura, qu'ajagut sus del pas de la porta un hom hagués dit qu'esperava la fi d'aquell entremés, fa un salt y ambe dos llepades ho ha tot netejat.

— Per la teua toçuderia un ou tan guapo esta perdut... N'hi hauria per...

— Quina una me 'n retreues?... Que no ho sabs que tota la culpa es de tu?...

— Quin menester hi havia sostindre qu'era un ou de tirona? Quin menester? — esclata l'home amb uns crits que retrunyen.

— Sí, sí, era un ou de tirona; — contesta la Treseta amb uns xisclets que fan pou.

— Un ou de gallina.

— No 'n treuràs res : quan dich una cosa, ha d'esser aixó y no més.

— Me la pagaràs, motllo de fer caretes !

— Y tu també, cap de marrá !

— Mal profit te fassi lo que menges !

— Arri, malaguanyada que som per tu ! bé massa qu'ho vetj !

Creyeu-ho com si nó: després de tres quarts d'hora de rellotge de contrastar de tal manera per primer cop de llur vida de matrimoni, com la Treseta li engegà un fastich d'alló mes esgarrifós, en Bartomeu, esgroguehit de rabia y sentint per totes les seues venes trontollar una onada d'indignació, amb uns ulls lo mateix com brases, l'agafa pel bras per l'estussar. Fa uns esbufechs com un brau desvariàt, ja que no se 'n pot avenir que la dona se li quadri aixís.

Prou, prou que l'hagués escanyada si no s'haguessen acostat alguns pagesos pels deseparar.

Els dos dimoniots, plena d'escuma la boca y fent carrisqujar les dents, se 'ls hi caragolen pels brassos y cames com siguessen serps, y els vehins no tenen mes remey sinó que 'ls embenar permor que quedin quiets.

Al cap y a la fi, la Treseta y 'l seu home ne sallen de la brega senyalats y ambe la care plena de sgarranxades.



Van passant dies y setmanes.

A poch a poch, amb tot y sentir fredat a la primeria, algunes vegades marit y muller somien que tenen unes gallines ambe plumes y potes de plata que ponen ous d'or a raguítzell, y aixó fa que 's va descuydant l'ou meytat blanch y meytat verdosench.

A poch a poch, de llur memoria se va esborrant tot alló de la brega.

A poch a poch als hi torna fer de lligam la satisfacció de replegar diners y contemplar el topí escohetat.



L'any després, dia per dia, com se tornen apuntar de cap y de nou per anar a regirar l'herba del redall, mireu aquí que la Treseta, amb uns ayres de sopis-dormis, li diu a n' el seu home :

— Al menos enguany no estarem enfadats amb aquell bocabadat de l'any passat. Te 'n recordes del pobre que, tal dia com avuy, ens va donar un ou de tirona ?

— Un ou de gallina, s'ha de dir mes aviat.

— Ja sé lo que dich, home : el pobre que 'ns va donar un ou de tirona ?

— Encare hi tornes a barrinar en lo mateix ? Ambe tot un any de reflectir me sembla que t'ho haguesses pogut ficar en la closca que l'ou era de gallina !

— Ho sabs lo que 'n vas treure de ser tan toçut ?

— Mes si era un ou de gallina ! Al cap y a la fi ja està dit, y prou.

— Encare qu'haguesses de 'm trucar lo mateix com l'any passat, fins al darrer badall no me 'n cansaré de sostindre que l'ou era de tirona.

No ha acabat de parlar que 'l seu home, amb una plantofada, li trenca quatre dents y li fa veure les estelles.

Mentres l'empunyega per li deixar l'esquena mes planera qu'una llosa, ella, la pobra Treseta, tota estarrufada y com si li furguessen el fetge amb un ganivet oscat, fa un guinyolar tan espantós que les dones del vehinat n'estan estabornides.



— La justicia ja 'ls hi buscará les puces, — va repetint tothom, quan la gent d'armeria els fa compareixer devant del jutge.

Y als hi diu aquest amb un posat d'alló mes solemne :

— Tu, Bartomeu, com se 'n ha mancat de prim que no li adobesses la pell com la d'un tabal a la teua esposa, mira que no viurás gayre del cas que no cambiis... Les coses, ho diu la lley que s'han de pendre ambe mes calma... A tots dos per vos fer, recordar d'alló que 's diu que « les renyines no durarien mica ni gés si la culpa no fos sinó d'un costat », vos condemni a dos setmanes de presó.



D'aquell dia ensá la llur masada sempre se va arruinant y cayent en racises. En Bartomeu que com la Treseta fins allavors havia viscut sense s'adonar si el mon anava de dret o de garrell, are si que rés pus li fa alegria.

Tan a l'un com a l'altra, la vergonya de passar pels carrers del poble que 'ls bescanta els aclapara lo mateix com el pensar a n'el topí escohetat que 's va disminuint fins a qu'al cap d'uns cinch o sis anys no hi quedi ni una lluisa.

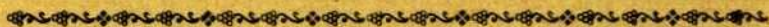
Y quan arribi el dia que, per que poguin continuar de viure, se 'ls hi fa vendre tot el bé pel tribunal, una dona del poble diu a la seua vehina :

— Valenta cosa han guanyat en Bartomeu y la Treseta amb un ou de gallina !

— No, — contesta l'altra. — no, que l'ou era de tirona.

— Vos equivoqueu, — fa allavors el pobre captayre que, passant perquí, sent la conversa, — vos equivoqueu : era un ou de renyines.

Mossen J. BLAZY.



JUNY



A 'l senyor Doctor Lutrand.

O Juny, que donas flors més qu'al maig oloroses,
Que dus ab sol rient fruytes ja savoroses,
Dels joves com dels vells mereixes bè l'amor.
Siguis per tots senyal d'abundosa tardor !

Maig, ab fresques colors, ab toyes ufanoses,
Diu soviny trahiduria, i da tardes ploroses ;
Ab ton cel sens núvols confia al llaurador ;
Tos dies se fan llarchs, lo bé s' posa millor.

Valgue Deu que passin la joventut florida
Nostres fills, i mostrin com tu ben acumulada
La promesa que bróte en llurs valents vint anys !

Que vagin lo cap dret, obrant sempre ab molta gracia,
Se reservant ardor, forsas, ab abundancia,
Per acudir com s' deu à patrios afany !

Evol, los 25 de juny.

J. BORATEU.

Oda Sàfica

Traduït de Ronsard.



Senyora, tos ulls dolçament m'han occís.
Tantost me tocà de l'esguard teu l'encís,
m'he tornat tant ert com el penyal maçig;
i tinc pel grisenc !

¡ Tant felicitet qu'era al temps primaverenc,
al verí no havent tastat paradisenc
de l'Amor ! Llavors, ni consirós, ni enclenc,
car de tot llaç solt,

vivía, a ningú servint ni poc ni molt,
i fent mon voler, com mana rei resolt.
¡ Més ai ! Per mai pus la ventura m'has tolt,
Amor malvolgut.

¿ Perquè dins mon ser com amo t'has segut ?
Día i nit sospiro, el pit tot somogut ;
la sang dins del cos se 'm gela; i decaigut
ja mon cor està.

Amb afanys no més me solc desconortà.
Se conformen seny i raó al malestà.
Prò ma vida greu no 's pot pus comportà.
Més val ésser mort.

Búsquem sus la riba estigia una altra sort.
Deixar-ho tot, llum i amor, no 'm fara ré ;
més amb goig, com ja, trist de mi ! n'estic sord
la vista perdré.

Pau BERGA.

CARLES DE TOURTOULON

1836-1913



Mes el dol punyent d'en Tourtoulon fou un xich distret ab les festes internacionals centenaries del Petrarca qu'a Avignoun se celebraren l'any 1874 y qu'obriren una nova via d'activitat y de gran fraternitat fent naixer *la idea llatina* per aplegar als pobles de raça llatina com fán els slaus y els germans ab los llurs germanisme y slavisme. Y ell qu'havia llaçat Provença ab Catalunya ab l'Albert de Quintana y en Berluc-Perussis portaren el moviment llatí atraient Italia en la persona d'en Conti, de la Academia Crusca y del Embaixador d'Italia. L'idea llatina 'l preocupa sempre, fins en lo seu reculliment d'Aïs, y la seva derrera comunicació feta a l'Academia (1907) fou sobre l'idea llatina (1).

El Félibrige anava grandint y estenentse y s'imposava la reconstitució del meteix creanse les mantenences. Tourtoulon, félibre majoral, ab *la Cigala de Valergo*, ab lo allevors Comte de Villeneuve contribuiren a la formació de les mantenences y « els estatuts del félibrige foren votats el 21 de maig de 1876 à Avinyó en la sala dels Templaris essent elaborats, redactats per En Mistral, lo Baró de Tourtoulon y lo Marqués de Villeneuve » diu á la pagina 73, la *Histoire du Félibrige*, par Gaston Jourdanne. (Roumanille, editor, Avignon) y a la 297 : « la redacció dels « estatuts del félibrige apartany exclusivament à Villeneuve que « la discutí ab En Mistral, Tourtoulon, Jourdanne y Quintana ». L'autor sabrá el perquè d'aquestes dues parrafades tan opostes.

Tourtoulon tenia com divisa :

Tant nau que pode
(tant alt com puch)

(1) Paul Marieton, *L'idée latine*. Charles de Tourtoulon. (Extrait de *Lyon-Revue*). Lyon, A. Waltener et C^e, 1883, 25 páginas.

Y per armes : una tórtora ab les ales esteses. Fou elegit primer sindic de la mantenença del Llenguadoc. Mes lo seu nomenament com lo d'en Berluç-Perussis provocá protestes per lo seu bagatge francès y poch llenguadociá, mes ell estampá « *Discours prononciat dins l'assemblada generala de la mantenença téguda á Mountpelié*, 1876, Aubin, Aix, 8 págines ; *Brindo pourtat dins la grande assemblada dou félibrige dou 21 mai 1876*. Hamelin, 1876. Montpelié, 8 págines, y publicá lo sonet *La Louseia*, dedicat á M^{re} L. X. de Ricard, 1878. Baldy, Nimes, 4 págines. Berluç-Perussis, fou qui en l'Academia d'Aix introduí el *bilingue* y á Toulouso, Montpelié, Avignoun, Marsiho, a Aïs sempre les obres s'estampan ab la traducció francesa al enfront ó al peu.

Lo senyor de Tourtoulon res tocaba que no li dónques vida y lo engrandís, era un gran iniciador y director. Aquella idea llatina tenia temps per caminar soleta, baix la protecció dels tres promotors de les festes llatines de Montpellier : nostre Albert de Quintana, Tourtoulon y Mistral. En aquest aplech foren llorejats los Cants del llatí essent lo primer premi per el poeta rumá En Vasili Alecsandri, lo segon pel catalá en F. Matheu y Fornells y lo terç per En Mistral. Quintana també escriguè un cant del llatí que fou musicat per l'eximí tortosi En Felip Pedrell y que se cantá al passeig del Peyrou de Montpellier.

La Société historique et généalogique de France que treballava feia temps en silenci comença la publicació del seu Bulletí que de 1879 á 1884 dirigí Tourtoulon ; precisament coincidí aquesta publicació ab la fundació del *félibrige de Paris* — degut als perseverants treballs den Maurici Faure y el seu primer president En Tourtoulon, — com sucesor d'aquella societat fundada pels literats y pels artistes dels mitjorn : per no perdre l'accent, y batejada : *La Cigale*, en remembrança del insecte qu'el sol fá cantar (1).

Tot era progés, joia, triomf per l'erudit Baró, ell atreia els esguarts dels seus compatriotes fentse remarcar pel sentit practich y real dels seus amors y fundacions, mes una nova

(1) *La Cigale* convivia á Paris ab la *Sartanie* dels auvernyants, la *Pomme* dels normands, la *Société de l'Est* dels francs-comptesos, la *Société Celtique* dels bretons presidida per en Renan.

variant de vida vingué a sorprendre 'l: la Vida política (1). Era la qüestió d'aquelles terres ont la historia antiga té tant de con-
tarnos, ont s'admiren els fets heroichs, l'etern guerregar que
tantes vides ha esmerçat y ahont els camps, com carners immensos
son plantats de rosers per embaumar l'ambient y honorar les
despülles humanes que devall ells reposen, si els vius los hi dexten
y les rodes dels canons, dels carros ab llur soroll, les potades
dels caballs y els forats fets en la terra pels projectils, no
destorben llur eterna tranquil·tat: l'Orient. Exa lluita de creenses
y de raça. Feta la pau entre Rússia y Turquia, signat lo tractat
de Sant Stefano, lo president de la Cambra de diputats de
França: En Gambetta acaróná l'idea d'enviar una missió,
embaixada als Balkans, als principats novament creats y proposá
pel delicat càrrech de president al senyor Baró. L'idea era bona
y senzilla mes els entrabanchs de la política no la dexaren surar;
la llevar sembrada que semblava tenia de grillar, creixer y donar
fruit per les malvestats polítiques s'asecá y no pogué crearse lo
Seti de Confiansa, ab que volien enlairar la coneguda personalitat
d'En Tourtoulon.

Lo treball continuu del infadigable organitzador, del escorcol-
lador pacient dels pergamins dels arxius, del escriptor correcte,
d'elegant y brillant estil, les penes y desenganys havian entristit
lo seu cor, no passen endebades per la seva naturalesa y un dia
perdé l'agudessa y el camp visual del ull esquerre per lo despren-
diment de la retina (1880). Nova qu'als seus amichs los feu dir
que si no era cech poch li mancava: al veurer que sols signava
les endreceses privades y publiques dactilografiades y l'interrupció
de les relacions epistolars. Mes lo repos ocular, com conseqüent
tractament de la malaltia, feia trevallar y rumiar al seu cervell
d'home actiu, en la solitut y en la foscor, tenint present qu' ell
havia contribuït á que la fraternitat intelectual dels pobles llatins
no fós un somni, desseguida que pogué fer trevallar els seus ulls
estatuí una nova creansa seva la *Revue du monde latin* quin primer
numero sorti pel públich el 15 de setembre de 1883. La dirigi

(1) Tourtoulon rebutjá els repetits oferiments que se li feren perquè fos
candidat en les lluites polítiques, sols un colp, que no obtingué exit, acceptá;
fou quan aparegué a cànd Dentu de Paris, lo follet: *Le tiers parti*, de qu'en
parlaren els diaris y quin autor se sospita fondadament era lo Baró de Tour-
toulon.

personalment un parell d'anys, encarregantse de la secció política y diplomàtica, signant unes voltes ab son propi nom, les mès ab variats pseudònims y altres anonims articles com : *Les droits et les revendications de la Catalogne*. *Le Patriarcat œcuménique et l'Exarchat bulgare*, *le Patriarcat œcuménique de Constantinople*, *les Bulgares et la future Bulgarie* y altres com *Les trahisons diplomatiques ; la question roumaine*, tant fort que fou causa de la destitució del Ministre de França a Bucarest, y al autor el decidiren a sols ocupar-se de les questions orientals (1).

En la *Revue* se publicaven treballs en defensa d'Espanya, p. e. quan Bismark volguè pendrer les Carolines, y ens acompanyaven en els dólors : quan els terratremols d'Andalusia. Altres tenien mes relació ab Catalunya : per enaltir la memoria del Mestre Milá y Fontanals ; *Mossen Jacinto Verdaguer*, per Charles de Tourtoulon, (tiratje a part, Paris 1888) s'en ocupa principalment de l'*Atlantida* y fa conexer la diferença entre 'ls mantanedors dels Jochs florals de Barcelona ab els de Toulouse, qu' equival a membre de l'Academie des Jeux floraux.

En la *Revue du Monde latin* escrivueren S. M. la Regina de Rumania : Carmen Sylva y altres escriptors rumans, portuguesos, brasilenys, catalans, americans, castellans y meresquè consideració y respecte, com revista francesa y mundial, per lo encertat de les seves opinions.

Heraldista, crítich, jurista, historiare, filolech, antropologista era un entusiaste treballant de tot cor. Quan les crisis cardiaques y les menaces d'orbesa no l'abandonaven anà dexant les direccions del *Bulletí de Heráldica*, de la *Revista del Món llatí*, la *Cigala de Majoral*, la *mantenença y sindicat del Llanguedoch* (essent remplassat per Joan Laurés), se retirá al camp y ab l'auxili del seu secretari volia treballar per la segona memoria sobres el limit de la *llenga d'Oc*, cercar notes per una historia de la França del Mitjorn. La premsa política havia anunciat ja : *el estudi sobres els desordrens religiosos del s. XVII*, mes l'autor hi renunciá tement qu' la neutralitat y l'imparcialitat els seus únichs desitjos fossin

(1) La *Revue* cambiá de nom, intitulantse : *Le monde latin et le monde slave* dexant per un any de dirigirla ; despres torná a portar lo titol primitiu y novament torná a encarregar-se de la Direcció.

falsejades y explotades les seves intencions pels partits politichs.

Tourtoulon y Menendez Pelayo feren part com mantenedors del consistori dels jochs florals, del any 1888. Com aquest any, el de l'exposició universal, hi havia interès en que fós Regina de la festa S. M. Dona Maria Cristina d'Apsburg-Lorena, Comtessa de Barcelona, hi hagué une excisió, celebrantse uns desidents apel·lats del *Primer diumenge de Maig*, y perllongantse els altres fins que la Cort fós a Barcelona. Tourtoulon empregué viatge per esserhi present al acte emperó un atach cardiach l'obligà a quedar a Cette, tenint de retornar a sa llar y d'excusarse ab los companys de consistori. Lo seu amich y ex-secretari En Joan Barros, per compte propi escrigué en un diari una nota en que se feian insinuacions desagrades y desfonamentades, atribuint l'ausencia del mantenador llanguedocià a la politica interior, d'Espanya, (la seva bona amistat ab En V. Almirall). Lo que fou desautorissat per En Tourtoulon. *La Il·lustració Catalana* publicà un article biografich ab « beaucoup trop d'éloges », un *catalanista a l'estranger*, que signava lo citat senyor Barros.

Lo que se deia aleshores insinuacions desagrades, etc. potser ho foren d'altre ordre perquè en aquest any comensa a preparar un assumpte molt enutjós que li havia de fer passar amargues estones, minvar l'afecte y la consideració de qualques amichs catalans y castellans, que l'obligà a viurer a Madrid per molts messos y fins a atrapar una seria malaltia: la difteria per afegirse a les de cor y de la vista que ja tenia, complicantles. Tingué de fer impremtar una memoria in 4^a d'unes 80 pàgines, — que no es possà en el comerç, — fentse solsament present a certes persones que debien conixerla per atenyer lo fi que se proposava l'autor.

Veient que no avensava com ell y els seus patrocïnats volien publicà: *Baron de Tourtoulon. Una herencia en Cuba. Historia administrativa*, 1900, Madrid. Sucadora de Minuesa de los Rios, calle de Miguel Servet, 11, 1 pta 50, 104 pàgines. — En l'apèndix diu: « Una alta personalitat espanyola de les que tenien dret a enterarse primerament de la publicació del present follet, s'es servida escriurer al autor, dihentli: « No tinch d'amagar a vostè que les locucions inúltiment dures y les menaces contingudes en el follet, han de produir en el anim d'..... el mateix mal efecte qu'han produït en el meu; es a dir, del tot contrari a al que sens dubte vostè s'havia proposat al escriure-el. »

Aquest intim del autor no hi anava molt errat y per mes qu'ell es defensi les espressions dures hi son y com lo llibre esta escrit en castellá tot es per Espanya, y el autor es *el apoderat general* de trenta dos subdits francesos, quins nòms signen l'instancia, y de vintytres que son ciutadans Nort-Américans.

Pochs treballs en castellá conexem del escriptor llanguedociá, emperó dat el istil ab que se presenta, nos sembla una traducció feta per un advocat espanyol ò escrit tot per tal persona y signat per En Tourtoulon. Tant en aquest llibret, com en aquest altre :

— Ch. DE TOURTOULON. *L'AFFAIRE LAPORTE. — Mœurs*

administratives espagnoles et françaises. 1903. A. Pédone, Librairie de la Cour d'Appel et de l'Ordre des avocats, 13, rue Soufflot,

Paris. 5 francs. 297 pages. — lo senyor Baró de Tourtoulon no entorna son nóm ab el de les ordres espanyoles y franceses que

possei ni el de les Academies a que apertany, com si s'averkonyís de qu' hi figurin en un libel. No farem critica, mes portant

lo seu nóm y poguentse adquirir avuy dia pels preus dits debem citarlos entremitj de la seva producció, tant mes quant lo libel

frances porta l'endrega : *A la Loyale Nation espagnole. Ces pages sont dédiées par un admirateur fervent, par un ami dévoué*; y hi

hagi capitols com el seté « *Où l'administration française s'africanise.* » y el vuité « *ou l'administration espagnole s'europeise* »

ont se llegeix : « *Lorsqu'on a eu l'ennui d'être en contact avec les agents, souvent rogues et parfois obtus, de l'admini-*

nistration française on est heureusement impressionné par l'affabilité, la distinction d'esprit, la finesse de jugement de la plupart des hommes politiques et des administrateurs espa-

gnols... »

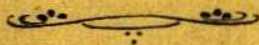
Hi ha 58 pàgines de taula alfabética y analitica de materies, en quina ab lletres gróxudes s'hi troben nòms de ministres,

embaxadors, empleats, etc, fins el mót : *Diphtéríte*, per recercar la que arreplegá l'autor a Madrit y que « *la sutragada del llarch*

viatge, — per retornar a la seva llar, — malgrat la febre y el deliri, — lo salvá », pel febrer y març de 1889 ! allunyant-lo del camp de treball per un parell de messos.

(*A Suivre.*)

Benet R. BARRIOS.



LIVRES & REVUES



La Terro d'Oc.

Notre distingué confrère André Soureil publie dans le numéro d'avril de la *Terro d'Oc* un remarquable article sur l'œuvre de Mistral, où il rappelle le souvenir du poète Jasmin et « son action sur l'âme de la foule ». Il compare le poète populaire d'Agen, goûté du public méridional qui le comprenait fort bien, avec le grand poète de Maillane, « surtout goûté des lettres et de l'élite intellectuelle qui, plus particulièrement, pouvait apprécier la beauté de son œuvre et être séduit par l'éclat de son génie ».

Jasmin fut le poète charmeur qui « savait trouver des accents particulièrement persuasifs et profondément humains pour faire vibrer de douce et tragique émotion l'âme du peuple d'Oc, et ce peuple lui faisait cortège sur les routes, l'acclamant et le couvrant de fleurs ».

Et l'on se demande avec M. André Soureil, si Mistral, « qui n'a jamais transporté ni fait vibrer d'enthousiasme les masses populaires », en se mêlant, comme Jasmin, à la foule éminemment impressionnable de notre Midi « n'eût pas contribué à donner au mouvement félibréen une vigueur, un élan, une décision et une précision qui lui manquèrent longtemps pour l'action de propagande sur le peuple ».

Il nous est agréable de voir cette question ainsi posée dans une revue félibréenne parce qu'elle constitue, selon nous, un très intéressant sujet d'étude et aussi parce qu'elle contient un précieux enseignement pour les propagandistes du régionalisme dans les milieux populaires méridionaux.



Les Chants Bleus, chez Eugène FIGUIÈRE et C^{ie}, 7, rue Corneille, Paris. Un vol. de vers, 3 fr. 50.

A ses premiers poèmes composés dans une forme classique, Louis ALIBERT, fait succéder un volume en vers libres : *Les Chants Bleus*. Dans une préface, déjà violemment discutée, il explique cette évolution de pensée et de méthode. Il y est dit, en résumé, que « ce n'est plus la règle qui fait le vers, mais le vers qui fait la règle ».

Art, « spontané, intuitif », art de l'heure présente, proclame Louis ALIBERT qui voit dans le vers libre, « vers évolué concurremment avec nos actuelles tendances libertaires, le vers classique du moment. »